

LA MORT TISSE

Roman

Alain Robert Coulon

© Copyright Alain Robert Coulon 1999

Première partie

LE NŒUD

Souviens-toi ! Tu avais les deux mains collées à son cou. Tu la secouais, tu serrais dans un brouillard, aveuglé par la rage. Sur le lit défait, le drap froissé, tu étais pressé à son flanc. L'ampoule clignotait sous l'abat-jour rouge. Elle avait rallumé en pleine nuit, t'avait réveillé pour parler ; ça lui arrivait de plus en plus souvent depuis que tu avais emménagé avec elle dans cette impasse de triste mémoire : l'impasse du Rouet.

Tu as serré plus fort, et ses yeux de louve égarée se sont voilés d'une lueur d'inquiétude.

Elle a cessé d'argumenter, de t'injurier, elle s'est tue enfin. Sous l'étreinte de fer de tes doigts, peut-être commençait-elle à avoir du mal à respirer ?

Elle ne protestait pas, ne s'agitait pas, la surprise simplement s'agrandissait dans ses yeux.

Tu ne savais plus ce que tu faisais, la maison était calme : personne ne se doutait de rien, tout dormait. Il devait être une heure et demie du matin, pour le moins. Là-bas, sur l'avenue, de rares voitures glissaient en direction de la place Denfert - sons vite étouffés à travers le vide de l'impasse, dans la chambre en retrait.

De ce bout de rue tronquée, ton refuge du quatrième, tu ne savais que penser. Mais dans les dessous de la conscience, le nom te troublait.

Et si c'était l'impasse du Roué ... !

Je suis sûr qu'à ce moment, tu ne contrôlais plus tes mains ...

Et puis tu as relâché l'étau.

Brusquement. Sans savoir pourquoi.

Quelqu'un t'a sauvé.

Moi.

Ou quelqu'un d'autre ... Comment savoir ?

Tu avais pourtant pris l'habitude de ses menaces sorties du fond de la nuit. Des moments d'égarement, de folie : « Je vais me poster dans la rue, devant l'impasse, face aux

passants ! » Que voulait-elle ? – T’alarmer, te faire enrager ? Elle avait déjà un enfant, une petite fille charmante, espiègle, faite à la va-vite, à la vanvole, deux ans plutôt. Muriel. De cela, tu ne t’étais pas offusqué, au contraire. Il aurait fallu davantage pour t’effaroucher. Et tu l’avais épousée, te chargeant de tout : la mère et l’enfant. Tu ne manquais pas d’audace, alors !

Que savais-tu, précisément, sur l’auteur de ce petit crime, le père de Muriel ? – qu’il s’était esquivé, l’erreur commise ; qu’il boitait comme Byron, comme boitent les séducteurs ; qu’il étudiait avec passion la psychanalyse. Tu n’ignorais rien de lui, même pas ses préférences secrètes : qu’il dédaignait la pose du missionnaire ; qu’il préférait le dessous. C’était ridicule, ridicule ! Tu pouvais à bon compte faire le supérieur, reconnaître Muriel, le fruit du péché, lui donner ton nom, l’adopter comme ton propre enfant.

La procédure était des plus simples : il suffisait en somme de grimper des escaliers poussiéreux, de traverser des couloirs puant l’encaustique, de pousser la porte d’un bureau, à la Mairie. Tu te souviens ? c’était celle du cinquième arrondissement, à droite, sur la place du Panthéon. Vous logiez à ce moment au dernier étage d’une maison de la petite rue Toullier, à côté d’une boutique chinoise, au 5 ou au 7, je ne sais plus très bien, au vrai ; mais on se sentait, là, exactement au cœur de la ville, au centre du monde, du bon côté de la scène, entre sur la bonne rive, entre la Sorbonne pour le présent, et le Panthéon, réservé au futur. On frissonnait de plaisir et de prétention, en arpentant des rues célèbres, et étroites.

Et ta grandeur, la voilà : sans oeuvre de chair, tu avais fait de Muriel ton enfant, par un trait de plume. Ce n’était pas plus difficile que cela. Une déclaration au terne employé de l’état civil, qui somnolait, le coude sur son gros registre noir.

Bien sûr, Maud t’avait remercié en sortant. Sans toutefois se jeter à ton cou.

Un vilain nuage gris flottait dans les cieux, au-dessus du Panthéon. Mais rien, à cette époque, ne réussissait à t’attrister. Tu ne croyais ni à Dieu, ni à diable. Tu avais seulement foi en toi, en ton destin.

Une foi absolue, pauvre Joseph !

Par surcroît, les détonations des bombes au Vietnam t’empêchaient de dormir tranquille. Tu voyais femmes et enfants courir pour échapper au napalm, pendant que des bonzes, froidement, s’arrosaient d’essence, leur torse rigide basculant dans le brasier, la main levée, accusatrice. Pour expliquer ces événements horribles, des analystes savants et stylés avaient inventé une théorie des dominos.

Ecole primaire, soldats de plomb : de grands enfants jouaient à la guerre.

Or Maud était vietnamienne. Ou presque. Un rêve dont tu ne revenais pas : sous ton oeil apitoyé, dans tes bras généreux, innocents, une Vietnamiennne à Paris.

T’en souviens-tu, la première fois où tu l’as vue ?

A la porte d'une classe de langue orientale, dans un couloir blême d'université, adossées languissamment au mur, formant un groupe, une grappe étrange, trois ou quatre jeunes filles amalgamées essayaient de vaincre leur timidité, se ressemblant comme des sœurs. Elles ne se parlaient pas, elles s'ennuyaient prodigieusement. On aurait dit qu'elles étaient peintes sur le mur blanc du corridor : une fresque orientale, molle, désuète, imbibée d'une force primitive. Celle que tu as remarquée la première n'était pas Maud mais une autre, qui aurait pu passer pour sa sœur cadette, toute menue, naine et vive, plate et garçonnière, coiffé d'un casque de cheveu dru, un vigoureux crin noir faisant ressortir davantage la magnificence d'un épiderme couleur soleil aux troubles reflets sombres, orange et moiré de noir.

C'est son charme androgyne qui a servi d'amorce pour aiguiller ton regard en direction de ses compagnes d'une beauté plus blanche, plus longiligne, plus féminine.

Mais toutes quatre trahissaient cette honte charmante, créant un trouble indéfinissable, une émotion qui saisit aux viscères, ce je ne sais quoi de catastrophique qui ne peut être mieux exprimé que par cette énormité : la vision de marmots adorables, mais penauds, parce qu'ils ont fait dans leur culotte ; un très ancien souvenir d'école maternelle, déclenchant sans faillir une complicité dans l'embarras, une douce solidarité dans l'humiliation.

Et c'est alors que tu l'as aperçue, elle seule : son visage lisse, sans signes distinctifs, impénétrable, insaisissable ; son front buté, son sourire triste, moulé pour le malheur ; des formes plates, mais si bien proportionnées pour qu'elles excitent, agacent, attisent dans l'abstrait, dans le mirage d'un absolu, investies comme elles le sont peut-être d'un mystérieux chiffre d'or qui mesurerait secrètement les rapports mutuels, la longueur comparée des bras, des mains, des jambes, modérant, contrôlant l'épaisseur du buste et du fessier.

Une beauté cachée, toute de réserve. Elle n'avait vraiment rien de remarquable, sauf sa timidité, son ennui, son retrait. Son mystère, en un mot.

Et cet effacement t'a aimanté.

Cette femme d'apparence fragile qui semblait glisser, se cacher entre deux parenthèses de l'existence, c'est elle que tu as élue entre toutes.

Tu n'aurais pu mieux choisir, étourdi, fanfaron ! Une mère. Encore presque vierge. L'abstraction allumait ton feu, farceur ! Une Eurasienne, qui pis est. Sacré Joseph !

Un être vague, fantomatique.

Une pauvre existence indécise, flottant entre deux eaux.

« Muriel ! Muriel ! Où es-tu ? où caches-tu ta frimousse ? Montre-toi, Muriel ! ».

Elle commençait à peine à marcher. Et toi, faisant aussi d'autres premiers pas, tu commençais à l'aimer. Mutine, elle se plantait sous les tables, s'embusquait derrière les fauteuils.

Sans se douter de rien.

Comment eût-elle pu comprendre une farce pareille ? – maman s'apprêtant à convoler, à se marier enfin. Et elle, la petite enfant, ne serait nullement l'héroïne de la fête. Au contraire, on se préparait à la cacher, l'écarter comme un fait honteux. Du reste elle vivait pour l'instant chez la mère de Maud, et vous ne lui rendiez visite qu'une fois par semaine, ponctuellement le samedi. C'était devenu un rite, une espèce de devoir. Et les jours ordinaires, parce que la mère de Maud travaillait au ministère de la Marine où elle avait une sinécure – quelques travaux de dactylographie pour un général - Muriel passait finalement le plus clair de son temps chez une nourrice, dans une famille d'emprunt dont les nombreux enfants s'occupaient d'elle.

Ainsi, prisonnière du triangle doré que tissaient trois femmes, elle n'avait jamais de mère. Où elle en avait trop.

Et des pères, combien en avait-elle ? Elle n'en manquait guère : à l'homme mystérieux au pied bot, qui avait disparu mais dont l'hérédité faisait peur (si Muriel, elle aussi, se mettait à boiter ?), s'ajoutaient le père de Maud, le mari italien de la nourrice, et puis enfin, en dernier, toi, Joseph !

Tu t'étais intégré à une grande et curieuse famille, élargie à l'ancienne, une tribu orientale où la coexistence ne s'opérait pas sans heurts. Et, du haut de ton inexpérience, tu t'en étonnais, rêvant d'une entente primitive, d'une commune archaïque où tout se passerait à l'amiable, d'une façon villageoise, bucolique, idyllique, comme chez les bons sauvages, nul ne sachant qui est le père de qui, l'enfant de qui, et pourquoi pas ? – oui ! la femme de qui : un système de Mormons et d'Albigeois, bien original et fort impraticable. Et cette organisation romanesque, Maud te l'apportait toute faite, t'y accueillait, t'y faisait entrer d'emblée, semblant disposer à la tisser toujours mieux, l'inventer avec toi, chapitre après chapitre.

Tiens par exemple ! – le père de Maud, monsieur Zen, que savais-tu donc déjà de lui ? – que sur les quais de Saïgon, il avait été inspecteur de la police ; que sa femme n'avait pas seize ans à la date de leur mariage ; qu'il lui arrivait de la traîner par les cheveux qu'elle portait très longs, jusqu'aux fesses, de cette manière esclavagiste propre à l'Asie, ainsi qu'à certaines autres parties du monde, mode pratique pour toutes sortes de jeux. Et le hasard des guerres coloniales avait catapulté un pareil chef en haut d'une tour, dans ces quartiers fantastiques que des architectes pressés de montrer leur génie en accélérant l'histoire, avaient dressés au bord ou au milieu des forêts de la banlieue nord de Paris, autrefois chéries de Rousseau. Il n'était plus si facile de se promener dans ces nouvelles champignonnières, d'y respirer en solitaire.

C'était dans ce cadre dantesque que tu avais réussi, un beau jour, un samedi, à entrevoir le dos maigre et musclé de celui qui devait devenir, en trois mois, ton beau-père. N'abandonnant pas le vêtement idéal des chaleurs humides, tropicales, un Vietnamien en pyjama, à midi ; patriarche régnant sur un appartement, ma foi ! assez cossu, où les trois frères de Maud menaient une vie plutôt désordonnée : on s'y levait, on y mangeait à toute heure. Car la grand-mère était constamment en poste dans la cuisine, prenant les commandes, les exécutant scrupuleusement.

La taille haute et droite, toute en noir, elle gardait fière allure, en dépit de son rôle subalterne. Les longues baguettes d'ivoire quittaient rarement ses doigts. Après avoir bien remué la poêle, il lui restait encore la consolation du vin et du tabac, sans compter la joie d'assister aux minauderies de Muriel, qu'elle adorait évidemment. Et bien vite, toi aussi, tu étais devenu son favori, peut-être parce que tu la pourvoyais, en secret, de cet alcool de riz, le « choum » dont elle avait très besoin pour prendre son mal en patience, et qu'on lui interdisait. En retour, elle te cuisinait des plats spéciaux, de fines crêpes aux crevettes et aux pousses crues de soja.

Mais, l'un de ces jours de dispute familiale qui n'étaient malheureusement pas rares, elle t'avait entraîné avec mystère et excitation dans le couloir sombre, en direction de la penderie, vers la fin d'une après-midi de samedi, pour te montrer un linge, un habit blanc luisant dans l'obscurité sur un cintre :

- Regarde Joseph ! Quand je serai morte, ce sera mon vêtement de lumière dans le cercueil. Je l'attends ce jour, oh ! comme je l'attends ! Comme je serai heureuse ! ...

Et, à l'abri de ta jeunesse – car tu avais vingt ans, Joseph ! – tu avais vu, imaginé les os longs étendus sous la robe blanche, dans le linceul d'un dernier mariage : le mariage avec la mort. Alors seulement, elle se déferait de son éternel habit noir des jours ordinaires, le noir de la corvée. Elle était frêle, la grand-mère ! Tu aurais porté dans tes bras sans effort ce corps décharné qui gardait pourtant un reste de vigueur, surtout quand le soulevaient le souffle de la colère, une pointe de fierté, ou un éclair de foi. Car là-bas, au Vietnam, elle avait été élevée chez les sœurs, il y a bien longtemps ; elle en chérissait le souvenir. Elle te contait d'anciennes histoires de coloniaux fourvoyés dans les marais, appelant de l'aide, un secours qui ne leur faisait pas défaut, qu'ils recevaient promptement et malicieusement. Par elle la Cochinchine revivait, t'apparaissait à Paris. De sorte que lors de ces visites rythmées du samedi, plus que Muriel, c'était en fait la grand-mère que tu étais impatient de voir.

Elle seule t'accueillait avec chaleur, pendant que le père, saisi de honte à la pensée des écarts de conduite de sa fille, te montrait le dos, refusant de te recevoir, s'enfuyant dès ton arrivée. Or comment ne pas le comprendre ? Ni tout à fait français ni entièrement vietnamien, il faisait partie de ces êtres égarés entre deux frontières, condamnés à la bizarrerie : un « quarteron » disait sa femme, se prévalant d'une souche plus pure. Ton bel acte, ta belle âme, il n'en avait cure. Tu ne te distinguais qu'à peine, à ses yeux, de ce lâche qui avait déshonoré sa fille. Et cependant il adorait Muriel : en ton absence il la choyait, six soirées par semaine, disparaissant le samedi pour te céder sa place, d'une manière insultante. Il ne fallait pas se reposer sur lui pour soutenir ton fol idéal, épauler ton rêve de paternité fictive.

C'est lui qui, avant toi, avait adopté Muriel.

Un rival ! Un rival de plus, Joseph !

Et la robe de ce mariage ...

La cérémonie nuptiale venait tard, mais avec quel éclat ! Plus belle, plus chaste que la robe chinoise ; plus émouvante que la robe chrétienne ; plus élégante, plus somptueuse, plus aristocratique même que la robe japonaise, la robe des noces vietnamiennes n'était pas ordinaire, méritant d'être mieux connue dans sa splendeur. Elle incluait, en fait, un ample pantalon non moulant de soie blanche, magnifiant les jambes, révélées ou cachées tour à tour, au gré des libres mouvements d'un tissu de dessus ouvert sur les côtés, de la ceinture jusqu'à terre, deux larges pans flottant en avant et en arrière, qui composaient avec le corsage une robe entière mais chastement fendue, d'un ton bleu pâle uni, orné cependant d'un dessin d'or, dragon ou chiffon. Le pantalon pouvait être noir, la robe rose, ou blanche, mais toujours pudiquement ouverte, le tout formant un ensemble ambigu mais pur, une délicieuse union des contraires. L'effet n'était ni provocant, à la façon de la fente chinoise qui découvre latéralement, au-dessus du genou, la moulure de la cuisse ; ni violemment chamarré à la mode japonaise, laquelle se plaît à envelopper baroquement les femmes comme s'il s'agissait d'un article de luxe, une marchandise précieuse ; ni non plus vaporeux, bouffant, un peu fade et mièvre, comme la robe blanche de nos climats. Le résultat était juste ce qui te convenait : original, classique, mais puissant. Ce vêtement traditionnel, le « ao dai » eût à lui seul suffi à te pousser au mariage. Que dire du corps de Maud dans cette tunique, sous la soie ? Sa peau te présentait une autre couche de soie, complètement naturelle celle-ci : un incomparable velouté, particulièrement aux épaules, et au long du dos ; sous le col strict du « ao dai », se dissimulait un émerveillement auquel seul donnait accès un travail hardi, une séquence de manipulations délicates.

La tunique allait être confectionnée chez un artisan spécialisé de la place Maubert ; le restaurant avait été retenu dans le même quartier, son nom « Long Hiep » ayant été jugé favorable parce qu'il était question d'un dragon « Long », et d'une union « Hiep ». Le soir où tu y étais allé dîner avec Maud pour convenir des derniers détails, vous y aviez entendu par hasard une chanteuse américaine qui faisait le tour des mangeoires du quartier en s'accompagnant à la guitare. Tu lui avais demandé son nom : Leslie. Et puisque tu l'avais trouvée avenante, elle avait été conviée à chanter à ton mariage.

Ainsi, tout s'annonçait bien. On se rendrait à pied de la place du Panthéon au « Long Hiep », où se réuniraient, dans une salle réservée au premier étage, un petit nombre de parents et d'amis pour déguster un menu ethnique. Ni ton père, ni ta mère n'y seraient. Ni le père de Maud. Seulement madame Zen, accompagnée de la nourrice ; ainsi que ta sœur ; et peut-être ton frère passerait-il également au dessert. Mais seraient présents sans faute, avant tout Martial Beauvenu, cet ami important qui, négligeant son agrégation de philosophie, militait avec ardeur contre la guerre du Vietnam et pour la cause du peuple ; et aussi ton ami plus ancien, plus réservé, l'écrivain de Montmartre ; et puis celui de Maud, Pierre-Paul Petit, si pauvre et si dévoué qu'il couchait dans son secrétariat sur un lit de sangle, oeuvrant au bénéfice du fameux Service Civil International. Peut-être quelques autres encore, mais très peu de monde en tout, sans oublier Leslie, chargée de l'animation musicale au départ, mais qui se joindrait aux convives car elle faisait déjà partie de la famille.

Et vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, il était prévu que vous vous dirigeriez directement vers la gare Montparnasse, sans changement vestimentaire, la tunique vietnamienne flottante de Maud dût-elle attirer tous les regards. Puis de là que vous gagneriez illico la mer, arrivant aux côtes de Bretagne peu avant minuit.

Car tu désirais prendre le large avec ta proie, fuir immédiatement Paris, rêvant sans doute d'une période ancienne où tu te serais, au port, embarqué tout de go dans un navire en direction de l'Asie.

Et tout se passa effectivement, à très peu de choses près, selon tes plans.

Une chemise blanche de haute qualité, achetée au magasin dont l'enseigne pompeuse se targuait de « cent mille chemises » fit le plus beau des effets, à côté de la tunique de Maud. On vous trouva candides, jeunets, mais ravissants ; on vous mitrailla devant un nu de marbre grec, au pied du grand escalier d'honneur de la mairie du cinquième arrondissement. Madame l'adjointe présida, fit un discours habile se terminant par une allusion des plus discrètes à Muriel, et finit par s'excuser de ne pas te remettre en mains propres le livret de famille, puisqu'il était auparavant nécessaire de « régulariser la situation ». Madame Zen protesta lorsqu'on annonça à tort que sa profession était, tout simplement, « employée de bureau au ministère ». Les registres furent signés par ton ami l'écrivain et par le témoin de Maud, en congé du Service Civil International, se penchant avec application à tour de rôle sur les pages d'un fort papier à tranche noire.

Et tous les protagonistes se retrouvèrent bientôt dans la rue, face au Panthéon narquois, sévèrement traqués par un photographe à gages, qui, pour la matinée, s'était mis à ton service après avoir soigneusement relevé ton adresse au moment de la publication des bans. Comme une guêpe, il harcelait le petit cortège descendant paresseusement la montagne Sainte-Geneviève, sous les yeux des passants stupéfiés par la tunique de Maud.

Au restaurant, ce fut d'abord le choix entre la soupe du nord, au nom proche de la note « fa », et celle du sud qui, coïncidence t'amusant beaucoup, s'appelle presque exactement « mi », en voyelles diphtonguées. Avant même l'entrée en scène de Leslie, le repas commençait en musique. Enfouis dans des feuilles de menthe à la saveur obsédante, les pâtés impériaux furent consommés dans les règles. A la citronnelle, au gingembre, au tamarin, les plats relevés se succédèrent. Martial Beauvenu lui-même, qui aurait dû faire grise mine devant ce banquet outrageux, presque insultant pour la lutte héroïque des maquisards fuyant sous les bombes, paraissait avoir oublié un moment les soucis et les devoirs de la Cause. Tu le surpris en train de dérober par jeu, en éclatant de rire, un morceau dans le bol de son voisin, l'écrivain de Montmartre, qui, intimidé, n'osait trop protester, un petit larcin qui avait lieu au moment même où, en second plan, tu entendais, monotone et pourtant incoercible, le bavardage assidu de madame Zen avec la nourrice, un flot indistinct émaillé d'exclamations où revenait, à ton grand déplaisir, l'expression « le père de Muriel ». Mais voici que, comme prévu, juste pour le dessert, ton frère arrivait, hilare et bon enfant, alors que la table embaumait de fruits exotiques et de gâteaux de riz gluant, noyés d'alcool sucré, au moment précis où Leslie empoignait sa guitare, sur laquelle elle se penchait maintenant amoureusement, couvrant le manche de ses grosses boucles blondes qui se défaisaient admirablement, s'effondrant, secouées en cadence. La bouche bien ouverte, la forte féminité de son grand corps puissamment affirmée, exhalée d'une manière presque indécente, imposée à tous sans la moindre gêne, elle chantait à pleine gorge : « I shall give you, baby ! a spoonful of sugar ... a spoonful of su-u-u-

gar !! ». Et son sourire diabolique, entre chaque strophe, une fois sa large bouche refermée, lorsqu'elle courbait coquettement la tête en direction du sillet des cordes, se concentrant d'un air inspiré sur la ritournelle invariable, rendait plus sinistre encore ce refrain : « Une cuillerée de sucre, et bien pleine ... voilà ce que je te donnerai, mon bébé ! ». Et le plus fort, c'est qu'elle te vrillait du regard, toi, le jeune marié, te provoquant sans honte, railleuse, narquoise, consciente et inconsciente de la chaude puissance de son charme rusé, se moquant tout à fait de ce que pouvait bien, à ce moment-là, ressentir Maud.

Au demeurant, les conversations s'étaient peu à peu éteintes. Devant cette impertinence mêlée d'innocence, sous le plaisir indéniable des assistants, rôdait un léger vent d'inquiétude. Certains caressaient d'un doigt nerveux le pourtour de leur bol ; d'autres souriaient à vide, le regard fixé sur un point imaginaire, curieusement situé bien au-delà de la chanteuse, par derrière, comme s'il se fût agi d'un spectacle de nu. Car vraiment elle en faisait trop, si vivante, si brûlante qu'on avait honte, ou peur de la regarder. Ce fut un soulagement quand elle s'arrêta et chacun se mit aussitôt à applaudir très fort, particulièrement Martial qui possédait une technique spéciale pour créer une résonance, faire un vacarme du diable au creux de ses paumes.

- J'espère qu'elle est contre la guerre ... où l'as-tu dénichée ta belle yankee ? te soufflait-il à l'oreille, de crainte que Maud l'entendît.

- Elle m'a avoué avoir du sang Sioux dans les veines ... elle habite l'hôtel garni de la rue des Carmes, tout près, tu connais ?

Mais tu n'eus pas le temps d'en dire davantage car le maître de maison proposait un toast général en ton honneur. Il te remit lui-même une petite coupe bleue ornée d'un dragon blanc et distribua généreusement l'alcool de riz à la ronde.

Le fond de ta coupe était bombé et opaque. Mais une fois le précieux liquide versé, une fort ravissante apparition se fit.

Maud se pencha vers ta main pour voir.

Sous l'alcool, par anamorphose, on distinguait clairement une jeune beauté orientale, sans aucun vêtement.

- C'est ma sœur ... murmura Maud d'un ton spirituel. Est-elle à ton goût ? Comment la trouves-tu ?

- C'est toi ! c'est toi mon élue, et ma vie ! as-tu répliqué vivement.

Et tu buvais avec une si grande hâte que l'apparition s'est bien vite évanouie.

- Emportez la coupe ! oui, emportez-la, je vous l'offre, elle est à vous ! te criait le propriétaire du « Long Hiep » tandis que tous les invités, déjà, se dispersaient, descendant précipitamment l'escalier étroit vers la sortie.

Et tout en sachant que ce pouvait être là un porte-malheur, malgré le soupçon qu'il était peut-être empoisonné, tu as accepté ce présent.

Il doit se trouver toujours au fond de ton grenier.

Pierre-Paul Petit insistait pour vous mettre dans le train. Comme s'il avait le pressentiment de quelque chose de grave, il tenait à vous chaperonner jusqu'au bout, faisant tout le trajet jusqu'à la gare. Sur le quai triste, tenant la place des deux familles absentes, comme se substituant aux pères invisibles, il vous a serré dans ses bras, Maud surtout. Tu résistais difficilement au mauvais plaisir de te moquer de son visage tout rond, un peu rougeaud, les lèvres en « o », l'air béat et trop bon.

Enfin installés dans le compartiment, vous vous êtes regardés.

Le train s'ébranlait. Une vie commençait, toute neuve, prometteuse : tu avais vingt et un ans depuis deux jours. Les passagers vous épiaient avec attendrissement, les yeux fixés sur la tunique de Maud, rivés aux anneaux à vos doigts, détaillant, fouillant.

Ce qu'ils ne pouvaient deviner, c'était que vous aviez fait graver vos noms à l'intérieur : Joseph et Maud ; Maud et Joseph.

Il était très tard quand le train a passé Nantes, Saint-Nazaire, longeant longtemps l'estuaire de la Loire. Le compartiment maintenant était vide ; vous étiez las, un peu anxieux. Maud a appuyé sa tête sur ton épaule.

La ligne s'arrête à Le Croisic. Le train a longuement ralenti et s'est secoué, immobilisé sans tendresse.

C'était la côte, la mer !

Vous n'aviez retenu aucune auberge. Peut-être étaient-elles toutes pleines ? Mais, improvisateurs ! la chance était avec vous ... Sur le quai noir, effrayant, un quinquet de lumière. Dans la salle chaude où vous vous êtes engouffrés, on vous a dévisagés avec stupeur. On vous a fait la grâce de comprendre tout sans un mot, à la seule vue de la robe de Maud. Le service a été, en cette Bretagne, d'une délicatesse et d'une promptitude orientales. Comme si un miracle se produisait, toutes les portes se sont ouvertes sans une explication, sans demande, sans prière, sans argent.

Une servante vous a précédés dans une grande chambre, munie d'un grand lit, d'une grande salle d'eau aux murs bleus. Elle s'est précipitée pour ouvrir, en grand, les fenêtres, avant de se retirer avec tact, toujours sans un mot.

Alors, vous vous êtes approchés timidement de la croisée, la main dans la main.

C'était marée haute. Un quartier de lune brillait. Une odeur d'algue et de sel a envahi la chambre.

De bonne heure le lendemain, tu trottait avec elle sur la grève, parmi les goémons. Curieusement, elle avait gardé sa tunique blanche, dont la brise faisait onduler les pans. La joie te tenaillait ; l'insouciance t'aveuglait. A l'horizon tu comptais, tu guettais les voiles, cherchant le navire fantôme qui t'embarquerait vers les contrées d'Asie, vers le lointain serpent de terre où Maud était née. Dans les ténèbres de l'inconscient, une force

inconnue te guidait. Le Croisic n'était que la première escale. Sans savoir clairement où, quand et pourquoi, tu te préparais au départ.

Comme elle était légère et joyeuse à ton bras, ce matin-là.

Elle a pris ta main. Elle la pressait tout en marchant.

Et au bout de quelques instants, une angoisse a surgi dans ton esprit mou et vide, une pensée encombrante, gênante, que tu ne parvenais pas à chasser.

Cette main un tout petit peu rêche dans la tienne, qui se contractait par éclairs, qui vivait contre ta paume, tu en sentais la chaleur, la force abandonnée ; mais cette main qu'une âme fragile et tenace habitait, cette mignonne petite main de ta femme serrait tes doigts en une série de menues crispations, de minuscules secousses nerveuses, d'une façon incontrôlée, incontrôlable. Dans ce mouvement lancinant d'affection et de tendresse, opiniâtrement tendre, un rien, un secret ressort, un satané déclic, quelque chose de mystérieux et de bizarre t'échappait. Sa main alourdissait la tienne, elle la tirait subrepticement vers le sol, freinant ta marche. Mais aussi, amoureux, vers l'extérieur, vers la mer. Tu ne t'appartenais plus complètement. Dans la paume un peu moite de Maud, tu te sentais pris, remué, malaxé par quelqu'un qui s'agrippait à toi, qui ne lâchait plus prise, qui s'imposait de l'intérieur du corps de Maud, un centre de gravité d'où émanait une force crispante.

Mais ce quelqu'un, voilà le pire, n'était pas Maud ! C'était Maud et ce n'était pas entièrement elle.

Ainsi, sans délai, l'enfer commençait. Charmante et lourde, nuit et jour, cette présence à ton côté, à ton flanc - et pour toujours !

Ainsi c'était cela, la ligne d'horizon de l'amour, cette promesse embellie dans les films et les contes ... Ce verrou : l'enfer du mariage.

Ils mentaient tous !

Ils feignaient le bonheur, la satisfaction doucette, douceuse, entre le lit et la table. Toute la société, toute l'existence tournait en fait autour de ce secret de polichinelle : le mariage n'était pas naturel, en prétendant l'être. Le mariage était l'enfer. Mais il ne fallait surtout pas le dire à voix haute.

Tout le monde était de connivence pour jouer la comédie du bonheur, faire tomber dans la trappe, dans la glu de la perpétuation de l'espèce les petits naïfs et les candides beautés de vingt ans.

Cependant comme tu l'aimais, Maud ! De toutes tes jeunes forces, tu t'élançais vers elle, si délicieuse, tiède, exquise ... Elle te captivait en levant le petit doigt ; proie facile, consentante, tu te précipitais, tu te laissais dévorer à ton insu. Et ta joie était ton fardeau : tu la traînais comme un boulet. Vous étiez deux et tu étais devenu moins qu'un seul : une moitié. L'ombre de toi-même.

Il avait bien fallu que tu te l'avoues : diminué !

Elle t'avais offert une chaîne d'or, l'avait passée à ton cou en murmurant : « La chaîne de mon amour ... ».

Et sous l'effet du talisman, tu étais métamorphosé en esclave muet, immergé dans le bouillant cratère. Tu y allais, y goûtais, y revenais, fasciné, brûlé. Tu te trempais et

retrempais dans la lave. Le puits était large et gras, merveilleusement élastique, confortable. Il te chaussait à ravir, te gobant, t'emportant.

Le moyen de ne pas se laisser happer ? C'était hypnotisant.

Vous étiez revenus dix jours plus tard, fourbus, dans le boudoir de la rue Touiller.

Sur le pas de sa porte, la concierge plissait de petits yeux malins, pétillant d'ironie. Le soir, elle devait vous espionner derrière les rideaux de la loge, quand tu t'emparais de Maud comme d'un colis pour gravir au pas de course les six étages de l'immeuble. Tu déposais en riant ton fardeau sur un lit qui remplissait presque toute la pièce. Puis pour le portefaix commençait la très sérieuse besogne.

Mais au matin, quand tu grimpais les larges marches de la bibliothèque Sainte-Geneviève, polies, creusées, fondues sous les semelles de générations de lecteurs, tu étais stupéfait de te découvrir sans ressort : des jambes de vieillard, le cadeau de Maud, après le coût du réveil. Le regret vague ne durait guère. L'envie, insatiablement, renaissait, te taraudait. Matin et soir. Soir et matin. A midi aussi, parfois. Vous étiez inséparables, intarissables. Elle ne pouvait passer seule une demi-journée, elle te téléphonait, te poursuivait, t'accablait de petits mots, de notes, de messages.

Un mois à peine après ton mariage, tu avais dû te rendre seul à N... pour un ultime examen de philosophie dans cette ville où tu conservais une chambre bourrée de livres, rue de Boudonville. Et le président du jury, en clignant un œil, t'avait remis d'entrée, sous pli fermé, quelque chose qui n'était pas du tout ton diplôme, mais un télégramme de Maud te signifiant, ce qui n'était pas convenu, qu'elle arriverait le soir même : elle ne te lâchait pas d'un fil. Vous avez campé dans ton garni de vieux garçon pour une nuit. Madame Zysk, ta logeuse polonaise, qui avait été autrefois la bonne d'un général, a frappé à la porte le lendemain très tôt pour vous apporter un bol de café au lait fumant. Maud en a éprouvé de l'humeur. Déjà, sa jalousie commençait à poindre. Elle se montrait soupçonneuse, flairait tes vêtements, entrouvrait tes livres, fouillait dans tes papiers, tes documents ; et dans la rue, elle suivait chacun de tes regards à destination des belles passantes.

Bref, les délices matrimoniales s'annonçaient fort bien. Dès les premières semaines, la vie conjugale semblait de bon augure.

Qui étais-tu donc en ce temps-là, Joseph ? Que cherchais-tu, mi petit futé, mi gros malin ?

En fait, tu te cherchais. Tu te cherchais toi-même.

C'était ce que t'avait lancé un étudiant noir, étonnante conclusion après le brillant exposé que tu venais de faire devant le Comité contre la guerre au Vietnam. La veille, tu avais pourtant peiné pour savoir par cœur les dates, les faits, pour mémoriser les noms barbares de personnages et de lieux glanés dans les rares livres accessibles sur l'histoire ancienne et moderne du pays. Afin de t'enorgueillir de parler sans notes, tu t'étais endormi très tard, repassant cent fois dans ta tête, même aux WC, comme dans un rêve récurrent, les détails de ta petite conférence, et néanmoins bourrelé d'un vague remords. Que savais-tu en réalité de ce pays où tu n'étais jamais allé, où tu n'irais probablement jamais, dont tu écorchais abominablement la langue, et où une poussière d'événements

dont tu ne te faisais pas la moindre idée exacte avaient concouru à dessiner ce sinistre tableau qui te hantait à ce moment : la guerre, son cortège de saletés.

Et ton ignorance, prenant le mors aux dents, avait tout de suite « choisi » le parti de ces nébuleuses, étoiles énormes aux contours mal définis, masqués plus qu'exprimés par ces mots : un peuple tout entier uni, un Front national. Uni et dirigé par qui ? et vers quoi ?

Cependant tout te semblait clair. L'expression revenait sans cesse : il est clair, évident, hors de doute ... En toute logique, il y avait un agresseur et un agressé entre lesquels il fallait choisir, trancher, ce que tu avais vite fait sans hésiter, sans presque réfléchir. Ton cœur, parlant plus haut que ta jugeote, se précipitait dans la rue, volait au secours des opprimés, des bombardés, des malheureux. Et perdu à l'intérieur de cet écheveau de préjugés et de bons sentiments, tu te targuais de faire un exposé net, de bâtir – de bâcler – un historique de la question.

Or un noir de l'une de nos anciennes colonies, sceptique, ironique, ne s'en était pas laissé conter et t'avait remis promptement à ta place : « Tu te cherches ! ».

Cette remarque sans rapport évident avec le sujet t'avait médusé. Qu'avait-il voulu dire, le mage africain, beaucoup plus âgé que toi ? Le sens caché derrière la coque dure des mots t'échappait, amande amère enfermée dans la noix, mais tu étais sûre qu'une vérité profonde s'y trouvait.

Souviens-toi !

Tu n'en étais pas à une incohérence près. A midi, tu vendais le Courrier du Vietnam sur la place publique. Le soir, tu lisais scrupuleusement Bernanos dans ton lit, harcelé par la mauvaise conscience. Tu croyais combattre la guerre ; pourtant tu décriais la paix. Ce brave homme très digne que tu avais vu maintes fois, dans la vieille ville de N..., en tête des manifestations du mouvement communiste pour la paix, t'était désagréable. Tu détestais on ne sait pourquoi sa mèche de cheveux blancs soigneusement peignée, son air grave, appliqué, irréprochable, sa composition bien réglée.

Toutefois cela ne t'empêchait pas de fréquenter le foyer des étudiants chrétiens, d'y dérober à la bibliothèque « La pesanteur et la grâce » de Simone Weil, car ce mince volume, avoue-le ! tu ne l'avais jamais rendu, forban, vaurien ! Avoue tous tes forfaits !

Tu grappillais à droite et à gauche, broutant, dévorant à tous les râteliers, cherchant quoi ? – la tendresse ou la discorde ? l'amour ou bien la zizanie ?

Tu te pensais malin, malin ... N'avais-tu pas opté pour la philosophie – la « douce philosophie » avait d'un ton critique commenté ton dentiste – au lieu de t'orienter vers un métier rentable, lucratif : les hautes études commerciales, les mines, Saint-Cyr, ou l'odontologie. Non pas ! Tu préférerais apprendre ce qui ne s'apprend guère, ce qui ne conduit nulle part, sinon à la déliquescence, à la misère.

D'un bout à l'autre, la vie te semblait un champ vierge d'abnégation, des tréteaux perpétuels, un gigantesque théâtre. Tu improvisais et expérimentais. Tu te cherchais !

Et pendant ce temps, ce temps que tu gaspillais à pleines mains sans en connaître la valeur, Shanloz sculptait derrière ton impasse. Il sentait la vie lui glisser entre les doigts, c'était comme un long voile qui descend, il approchait des quatre-vingts ans mais il travaillait encore dix heures par jour dans son atelier, Villa d'Alésia, tout près.

Vous, les jeunes mariés, de votre côté, ne teniez pas en place : pour vous rapprocher de Muriel, vous aviez quitté la rue Toullier, passé un court moment à Villiers-le Bel, place Rude, dans un environnement de terrains vagues, un décor lunaire où tu n'avais pu tenir, avant de rentrer à Paris pour échouer finalement impasse du Rouet, tout cela en moins d'un an, chassé-croisé hâtif entre des lieux qui, bien que très distincts, se chevauchaient, se confondaient dans ta mémoire ; tu t'y perdaient.

Mais le vieux sculpteur, rappelle-toi ! tu l'avais aperçu coiffé d'un galurin, juché sur son escabeau couvert de poussière. Fidèle au poste, de l'aube à la nuit, il taillait le marbre noir, le marbre rose, le marbre veiné de rouge et de vert, parfois l'onyx, la malachite. Lui le sédentaire, il s'était donné pour but de faire surgir la création entière de la pierre : ici figés vivants dans un marbre jaune de Sienne, un singe taquinait une mouche ; prêtes à bondir là d'un cristal de roche de Madagascar, des grenouilles luisaient. Il n'avait pas oublié les ânes, les léopards, et il en était pour finir aux insectes, aux coquillages. Il élevait un fennec qui lui avait servi de modèle, tenant compagnie au perroquet des Indes qu'un admirateur ardent lui avait confié. Qu'elle fût ronde ou biscornue, énorme ou minuscule, dans chaque pierre un animal prisonnier était caché, prêt à bondir. Il suffisait d'apprendre à le débusquer, à le faire sauter de sa retraite. Shanloz avait consacré sa vie à essayer de s'emparer de ces bêtes, les saisir, les montrer palpitantes, exhibées à l'intérieur de la cage de la roche, pétrifiées mais encore vivantes.

Et toi ? que sculptais-tu ? Ta glaise, c'était la motte rebondie de Maud. Une autre argile. C'est là que tu labourais, de jour comme de nuit, travaillé par une sombre obsession dont le rythme pesant te berçait, te menant de ton plein accord vers quel but macabre ? ... ta perte ? Au lieu de créer, tu forniquais, insecte tournoyant à vide, enivré sous la chaleur de la lampe. Tu ne désirais pas d'enfant, bien sûr, puisque Muriel en tenait lieu : paternité d'emprunt, tellement commode. Après avoir reporté plusieurs fois son regard sur vos deux visages, même Leslie avait pu déclarer :

- Comme elle te ressemble, Joseph !

Etait-elle sincère ou plaisantait-elle ? Avait-elle remarqué la teinte cramoisie prise par tes joues ? Car tu avais honte malgré ta forfanterie, feignant l'aisance comme si tu eusses habité sur d'inaccessibles hauteurs, très loin des soucis vulgaires du monde. Et néanmoins, quand ton propre père avait fait sauter Muriel sur ses genoux plus tard, quand tu avais entendu leur double rire, en écho, un rire naturel, c'était toi qui, paradoxalement, avais été le plus choqué. Tu préférerais la gêne peinée nettement visible chez ta mère.

Plus que tout, tu avais l'amour du compliqué.

Revois-tu ce minuscule restaurant vietnamien de la rue de la Harpe, douillettement enveloppé dans une pénombre bleue, où vous dîniez en compagnie d'un apprenti journaliste, marié lui aussi à une Cochinchinoise ? Plus pratique que toi, à vingt ans il collaborait déjà à France Soir. Ni plus ni moins. Avait-il été agacé par tes fanfaronnades ? Sans doute avait-il dû rebrousser le cours du temps à toute allure, recevoir en plein visage une subite bouffée d'air renfermé de petite école, se redécouvrir une